

JAIME B. ROSA

ELLIPSE



2009

ELS PLECS DEL MAGNÀNIM

Collection dirigée par Ricard Bellveser

137

Traduction:

Jean-Claude Rolland et Daría Rolland-Pérez

© Jaime B. Rosa, 2009
© Institució Alfons el Magnànim
Diputació de València, 2009
Corona, 36
46003 València
iam@alfonselmagnanim.com
www.alfonselmagnanim.com

Dessin de Jaime B. Rosa pour la couverture
et les initiales de chapitre de Juan Ramos

Dépôt légal: V-1805-2009
Imprimerie Lluís Palacios, Sueca

1

Les causes
sont les colombes de quelqu'un
de congruents pendules
qui en oscillant
frappent le néant
en son profil absolu

Alors
les chattes noires
saignent par la bouche
les larves
se prolongent
et la mer
bascule catégoriquement
dans sa plénitude

Il n'y a dans le feu
que pure inertie et des coquillages
qui préservent
une abstraite intimité
en leur sein
comparable à la nuit

Quelque chose lutte contre les ombres
de l'autre côté du monde
le mercure
fait tomber les atomes
et écrase les anges
qui flairent Dieu
dans la densité de sa source

3

Ombre imprécise
 mouette
 fondue dans le ciel
 brève lucur
 d'un parfum
 inexistant

Trace inachevée
 du probable
 lumière entrebâillée
 de la profondeur

Dans ton ambiguïté d'alizés
 il y a un autre espace
 de latitude extrême
 du vif-argent
 qui déborde
 du niveau de l'aube
 par delà la nuit
 fragmentée

Dépôt
 de ce qui passe
 écume
 de ce qui est à jamais sans retour

Cachée dans le temps une voix
 parvient jusqu'à nos rives
 après avoir contourné le monde

Sa rumeur nous rappelle
 que même le feu
 a sa propre ombre
 et qu'il y a
 de la perfection et de l'harmonie
 dans le sable et le sel

Nous avons un urgent besoin de clarté

L'eau
 s'achève dans sa transparence
 au-delà tout n'est qu'océan
 épouvante
 une immensité de vagues
 s'agitant sous l'effet d'un vent
 venu de loin
 musique indéchiffrable
 déchets d'autres latitudes
 un chaos de silhouettes
 une mystique des conjonctions
 aucune forme
 rien

Dans des milieux saturés
 d'amphores
 sentant la gomme
 les marguerites
 laissent
 leur tache jaune
 et les hirondelles
 s'en vont
 avec leurs denses ombres
 vers d'autres espaces
 s'enfoncer
 dans le fumier du monde

Des gargouilles
 d'oiseaux estropiés
 démontrent avec leurs ailes
 l'ordre concis
 de la légèreté
 dorment avec les ombres
 conduisent l'humidité originelle
 remettent leurs âmes
 aux coquillages
 qui se ferment
 à la tombée de la nuit

Leurs ténèbres
 éraflent les rosaires
 le béton des morts

Au commencement était le vide
 les chevaux importunés
 par les morsures
 les cigognes de plomb
 nichant dans l'invisible

Dans l'aile nord
 du monde
 il y avait des astres
 aux amphores allumées
 des nautoniers aveugles
 et des anges
 affinant leurs narines
 pour mieux renifler Dieu

Des raisons
 d'incisives bissectrices
 séparaient les formes
 de leurs parfums
 l'abîme et le chaos
 de l'éternité des étoiles
 définissaient leurs contours
 vidaient leurs espaces
 pour combler
 d'autres latitudes

Tout ce qui germine
 finit par
 s'éteindre avec la lumière

La nausée
 marteau de cuivre
 frappant l'unité
 des êtres évanescents
 l'impalpable dimension
 des formes perméables
 à toute latitude
 aux grelots de la rosée

En son sédiment maladif
 elle consume le feu
 coule selon l'inclinaison
 du poids qui pousse
 le mercure
 épaississant le néant

Son ombre
 arrondit les larmes du monde
 augure d'autres territoires
 aux immenses espaces
 ourlés
 d'arguments irréfutables
 qui estompent
 l'existence

Tous les chiens aboient
 après la même fleur
 urinent en pleine lumière
 et mordent les roses
 qui nous embaument

nous connûmes la neige
 alors qu'il était incongru
 d'avoir froid

Dans notre conscience
 des serpents de cire
 broient les chevilles de Dieu

Dans toute pomme saine
 il y a des hirondelles pourries
 et des têtes de cerfs
 qui regardent les morts
 des sylphides craintives
 aux succincts emblèmes de chiffres

Dans tout organe concis
 il y a une nuée d'oiseaux
 d'acier sonore
 un écho
 qui révèle
 notre angle
 le plus secret

La conscience
est un don de la lumière:
une cerise dans l'abîme
des intuitions douteuses
des mesures éternelles tirées
directement du soleil

Je descends au niveau de la nuit
et je me sens verre opaque
fausse fenêtre sur le monde
œuvre inachevée
délirant entre les lis
dans une demeure courbe
dont les colonnes
défient la pesanteur

Je m'approche
de la chambre aux nombres
découvre un diffus espace de novices
qui caressent leurs âmes de leurs nuques
des rumeurs floues
des globes d'écume en suspens
des crânes de vague
et des hommes sinistres
qui s'emparent de la passion
des chevaux

La conscience est lumière
cadence vitale
cri
douleur

Le monde s'écoule
selon la diagonale
du temps
par les chemins invisibles
de l'eau
depuis l'aube première
jusqu'à l'ultime crépuscule

De l'autre côté de la nuit
il y a des brises
qui sèment dans la mer
d'incroyables paradoxes
remplissent les vides
du vaste firmament
avec d'obscurcs perles mortes

Le monde
est
comme jamais
personne
n'a dit qu'il était:
infinitésimalement
identique
à tout
incommensurablement
égal
au néant

Les cartes de la profondeur
 délimitent
 les extrémités de l'âme
 notre existence

Nous revenons toujours
 aux ombres que nous avons perdues
 à toutes les branches
 de nul arbre
 aux pronoms
 entamés
 en leur parfum
 aux lignes
 les plus pures
 de notre couleur
 car nous désirons
 embrasser le monde
 dominer
 l'algèbre catégorique
 d'une larme
 les multiples de la douleur
 les amères logarithmes
 de la folie

Tout commence et finit
 en soi-même
 en un soir
 d'ombres qui avancent
 par les angles immuables
 de la plus basse latitude

Le temps
 ce sont les mots
 d'autres ombres
 les palmiers de la fumée
 la verdure des chants
 qui nous parviennent
 de la matière morte
 l'infime et l'indivisible

Rien n'existe au-delà
 de la conscience
 du plasma parfait
 d'un lever de soleil

Nous venons des prairies desséchées
 où paissent
 des chevaux avortés
 en chiffres extrêmes
 des équidés aux lèvres blessées
 dont les hennissements
 suggèrent des plaintes
 d'enfants inexistantes

Nous nourrissons des larmes imprécises
 des vitres intermédiaires
 denses comme le sang
 d'un apatride
 obscures et fermées
 dans tous leurs angles
 morts

En de fugaces circonstances
 nous retournons à la souffrance
 aux joncs abattus
 fragmentés
 en leur fragile géométrie
 aux polygones du vin
 au caché et à l'énigmatique
 au transparent
 au numériquement fractionné
 à l'étroitesse d'un contour
 à l'emphase livide
 aux douces vagues
 de mélodies absorbantes

à l'indéchiffrable certitude
 d'ondes indécises
 de lueurs entourées
 par la sécheresse
 de la cendre
 aux mangroves enracinés
 dans les consciences humides
 d'une négation concise

Nous avons fait naufrage
entre le temps et l'éternité

De la rumeur du vent
nous avons déduit
la part obscure
du monde
la présence
de foyers indécis
d'une infinité de portes entrebâillées
de lèvres et de ruisseaux qui naissent
sur des visages en y laissant des traces imprécises
qui marquent la périphérie de la lumière

Dans la pénombre de l'aurore
nous avons avancé vers la tristesse
vers le vide
qui assombrit
le périmètre de l'aube

Au fond de chaque mer
nous avons entendu croître les demandes
et nous avons plongé
dans la rondeur ventriloque
du néant
à la recherche
du chiffre exact
que les dieux impriment
sur le nombril des sirènes

Sous la totalité muette
nous avons chaviré
comme des êtres
à la naissance inachevée

Sous la forme
un ambre
profond
une cithare
de plomb mat
un arbre
de chiffre bleu

La cadence
de l'être
et du temps

Tout nous a été donné
 l'ordre des sources
 la soie
 tes caresses
 lumière primitive
 la certitude de la pierre
 son cœur de sable
 le sang qui bat dans nos veines

Nous croyons à la moindre pénombre
 à l'ordre cristallin de l'air
 au prisme qui fragmente
 l'éphémère unité de la lumière

La notion de vent
 unifie notre être
 embrasse le monde
 définit
 ses inatteignables latitudes
 les ombres
 qui vidèrent la couleur du raisin

Nous aspirons à d'autres cavités
 au meilleur citron
 à d'autres rêves
 d'intangibles verrières
 au passé
 d'une mer des profondeurs
 qui garde les formes
 d'oxygène ouvragé

l'écho des morts
 la cause de toutes les ombres

Dans notre désir d'être
 par le cri
 nous apparaissions au monde
 nous jetons là
 la flamme la plus vive
 les fragrances pures
 qui émanent des hauteurs

Entre des cygnes
 qui consomment
 nos âmes
 le monde
 lentement
 s'éteint

Il y eut
 au commencement
 un ordre de mystérieux
 fruits et semences

Des sources extrêmes
 étendaient
 la densité du soufre
 entre les phases de la lune

L'obscurité était là
 à chaque instant
 avec sa dureté numérique
 sa pulsation minimale
 son non-être

Les chenilles
 avançaient
 s'enfonçant
 dans les ombres fragiles
 du naphthé du temps

Ce qui n'était pas né
 gisait
 rigidement
 retenu
 à la frontière
 du temps et du néant

Alors
 le monde
 se mit à chavirer
 à se remplir de l'ordre et de l'équilibre
 des cristaux
 à jouer à être
 en combinant des phosphorescences
 en dénichant la lumière
 en déduisant ses formes
 des ombres syllabiques

La musique
 éteinte en son mirage
 réclama sa part de lumière
 regroupa
 les mille phrases
 de chaque papillon
 et se prolongea indéfiniment
 en comblant tout
 de droites et de courbes
 de substances
 de la douce palpitation
 de la vie

Ses lumières zénithales
 couleur de lait
 nous sont une évocation de Dieu

La lumière
 imprègne les choses
 de la blancheur des mouettes
 du gris exponentiel
 des troncs morts
 abrite les âmes
 dessine
 des colombes
 qui allument le feu
 et marquent
 les lèvres de Dieu
 construit les arbres
 insuffle dans leur sève
 le principe
 de toute éclosion
 comble
 les vastes domaines
 des peupleraies
 les meilleurs moments
 de notre profil
 caresse les corps
 en leurs fondements
 construit
 des angles concis
 les meilleurs nids
 entre les vastes vides
 de l'immensité

L'air
 oxyde
 le temps
 efface
 les traces
 des chemins
 incertains
 s'associe
 avec la lumière
 avec l'eau
 vulnérable
 transperce
 les miroirs
 tend
 les arcs
 les flèches
 relie
 l'eau et le feu
 avec notre
 souffle

Sa rumeur
 nous rend
 la candeur
 des matins
 la couleur
 primitive

L'eau
 reflète
 les infinis
 visages
 du néant
 caresse
 les formes
 coule
 près des plus belles bêtes
 mouille les fruits
 dilue
 la densité
 des forges
 les grandes fumées
 d'autres temps
 conjugue
 les verbes
 du silence
 apporte
 à notre mémoire
 l'indéchiffrable énigme
 des enfants morts

Sa transparence
 révèle
 l'âme d'un cristal

Avant que les premiers rayons du matin
 se déversent sur un balcon
 tu étais déjà là
 comme quelque chose
 dont depuis toujours
 faisaient mention
 nos songes

Tu es né
 en un instant
 des ombres livides
 de cônes extrêmes
 et de pentes prononcées

À partir des régions minimales
 tu t'es répandu
 comme une lentille concise
 matière qui reflète
 les lointains rayons
 d'une combustion extrême

Tu es parvenu à être
 et à combler
 le creux concave
 comme une chose palpable
 qui s'étend
 ou se replie
 sans sortir d'elle-même

Dans tes éphémères sillons
dans tes troubles remous
s'entendent des rumeurs
les voix obscures
nées du vertige
du vide qui habite
ta profondeur catégorique

On imagine
par tes mouvements
ce qui s'agite
en ton sein
les sels morts
les soufres qui rénovent
les noms brisés de l'étroit
les sources rouillées
les conjonctions usées
de tout retour
aux milieux innombrables

Ta subtile phosphorescence
illumine
des paysages méconnaissables
des cavités illimitées
le raisin le plus pur
de la vérité première

Je vis en un extrême
tout près des doigts truqués de Dieu
et par le désir d'être moi
je détourne les fleuves vers l'infini
je dirige leurs légendes vers mon âme
et je me règle sur le trot
de chevaux essoufflés
de chevaux à tête d'aigle gris
arrivés par les sentiers sinueux
qui conduisent sur les hauteurs

L'automne est mon destin
ton visage
le masque d'une déité orageuse
un cumul d'images péremptoires
qui apparaissent et disparaissent
qui remplissent des estampes de belles fontaines
qui jouent à perdre le sel
l'or qui coule
dans le récipient du fondeur
l'eau de toutes les genuflexions

Il est aussi possible
que le fer soit le chiffre exact
qu'un chemin me conduise
jusqu'à l'harmonieuse vibration du poisson
entre les ondes et les copeaux d'anges
qui illuminent l'eau

Je m'appuie sur mes mesures
 pour défier le monde de face
 mais mes mains
 se segmentent
 sur la terre desséchée
 et mon corps se tourne
 vers une aube
 sans oiseaux

Combien je regrette d'être sans nom
 sans l'espoir
 de pouvoir atteindre
 la loi de tes rêves

Mon ombre
 dans la maison d'un homme
 parvenu au néant
 en fuyant sa douleur

Le soleil descend
 jusqu'à mes yeux
 pour dissiper le doute

J'ouvre le livre
 et j'y entends
 tes pleurs
 et je te console
 et je te guéris de ta peine
 avec la couleur de mon paysage

Par les grandes avenues
 par les étroits sentiers
 qui contournent le monde
 ton chagrin sonne creux
 parmi des anges de bambou brisé
 et des fleuves qui se jettent
 dans la bouche de Bouddha

Pendant
 qu'un dieu énigmatique
 nous regarde avec pitié

Il n'y a pas de salut
 tout est vide
 même les larmes

Ton profil
 prolonge
 la lumière
 altère
 l'ordre
 de tout
 paysage

Ta forme
 zénithale
 de climat
 extrême
 conteste
 la soie

Nous nous enfonçons
 dans ton manque
 à la fin
 de ta caresse

Jour et nuit
 je tente d'interpréter
 tes multiples géométries
 de lire
 dans le signe germinal
 de ta chute

Je découvre
 un ordre alphabétique
 des tromperies
 des stigmates nombreux
 les traces d'un cristal froid
 et le doigt de ton identité

Je soumets mes impressions
 et les vestiges originaux
 au tribunal des fleuves
 à l'épreuve
 des multiples apparences
 et modifications
 aux poids et mesures algébriques
 et j'obtiens
 par la même incidence de mes arguments
 par la même logique utile et vitale
 que soient éclaircis tous les mystères
 segments verticaux
 qui culminent
 à l'horizontalité
 de ta mort subite

L'édition du numéro 137 de
ELS PLECS DEL MAGNÀNIM,

Ellipse

de Jaime B. Rosa,

l'impression s'est effectuée sur papier Torreón,
aussi bien pour l'intérieur que pour la jaquette du livre,
avec une typographie Didot pour le texte.

Achévé d'imprimer

le 20 Mai 2009,

à Sueca,

aux ateliers d'imprimerie

de Lluís Palacios

